

Diffuser des idées anti-utilitaristes

05.08.10 | 14h38 • Mis à jour le 05.08.10 | 14h59

Rares sont les revues de sciences sociales, nées après l'euphorie des années 1970, à avoir renouvelé aussi radicalement le paysage éditorial français, pour devenir, en quelques années, une revue de référence. Rien ne prédisposait pourtant *La Revue du Mauss* (Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales) à un tel avenir.

Né en 1982, sans aucun soutien financier ni institutionnel, le *Bulletin du Mauss*, comme il s'est d'abord appelé, a commencé modeste. Conçus de façon artisanale, les premiers numéros n'étaient pas destinés à être vendus. Il s'agissait d'abord de les diffuser pour qu'ils servent de bulletins de liaison entre les chercheurs, hors des circuits académiques. La dizaine de librairies parisiennes contactées à l'époque - dont celle des PUF - auront ainsi suffi à le faire connaître, notamment auprès des intellectuels étrangers de passage dans la capitale, et à assurer le gros de ses ventes.

En fait, l'ex-*Bulletin du Mauss*, devenu, à partir de 1986, *La Revue du Mauss* (éditions La Découverte), est né du sentiment de révolte et de la fronde de deux universitaires : le sociologue français Alain Caillé et l'anthropologue suisse Gérard Berthoud. Motif ? L'hégémonie du modèle économique dans les sciences sociales.

Les deux hommes se rencontrent en 1981, lors d'un colloque sur le don, au Centre Thomas-More, à L'Arbresle, près de Lyon. Ils sont stupéfaits par la récurrence du discours dominant. Pour les intervenants - économistes, sociologues et psychanalystes -, le don n'existe pas. Seul existe le calcul d'intérêt - conscient et rationnel pour les uns, enfoui dans les tréfonds de l'inconscient pour les autres. Un révélateur.

Ils décident alors de créer une association type loi 1901 et de disposer, dans la foulée, d'un organe de diffusion des idées anti-utilitaristes. Alain Caillé a un modèle en tête. Ancien assistant de Claude Lefort, le cofondateur, avec Cornelius Castoriadis, de la revue *Socialisme ou barbarie* - "*Ce qui s'est publié de plus intelligent en France avec Textures et Libre, jusque dans les années 1980*" -, il est sensible à cette tradition intellectuelle refusant les cloisonnements disciplinaires et la séparation entre le champ de la pensée et l'action militante. Pour ces raisons, l'histoire de la revue est donc inséparable de l'histoire du mouvement.

Comme son nom l'indique, le mouvement anti-utilitariste est, au départ, un mouvement d'opposition. L'anti-utilitarisme est d'abord un anti-économisme. Il refuse la généralisation de l'*Homo oeconomicus* comme modèle explicatif de toute action humaine. Il conteste l'idée qu'il n'y aurait ni sociétés ni groupes, mais seulement des individus animés par leurs intérêts égoïstes.

Au début des années 1980, lorsque le Mauss se met en place, les sciences sociales sont sous le diktat de ce modèle. Notamment la sociologie. Raymond Boudon (l'individualisme méthodologique), Michel Crozier (la logique des organisations) ou, plus étonnant, Pierre Bourdieu n'y échappent pas. Bourdieu ne développe-t-il pas, en effet, une économie générale - souvent inconsciente - de la pratique ?

En fait, cette situation n'est pas propre à la France. Elle correspond à une évolution mondiale de la pensée. Sortant de son lit, la science économique semble, en effet, avoir envahi l'ensemble des disciplines. Au lieu de se cantonner à l'analyse des marchés, de l'échange des biens et des services, elle s'étend désormais à toutes les sphères de l'action sociale.

L'homme est devenu "*une machine à calculer*", obsédé par une question et une seule : à quoi ça (me) sert ? Est-il rentable de se marier ? Que peut rapporter un crime ? Quel intérêt ai-je à croire en Dieu ? Quel bénéfice puis-je tirer d'un diplôme ?

Face à cette déferlante, les anti-utilitaristes se cherchent des contre-modèles. Ils les trouvent chez Marcel Mauss (1872-1950), figure tutélaire du mouvement - auteur du mythique *Essai sur le don* (1925). Que dit Mauss, en effet ? Les sociétés archaïques ne reposent pas sur l'échange marchand - qu'elles n'ignorent nullement -, mais sur quelque chose de beaucoup plus complexe, qu'il appelle la triple obligation : donner, recevoir, rendre. Parce que tout don oblige, le don est un puissant opérateur social. Le don en question, faut-il le préciser, ne relève pas de la charité. Il n'est pas l'effet d'un altruisme opposé à l'égoïsme économique.

Comme l'explique Alain Caillé, il s'agit d'un don "*agonistique*", "*une forme de guerre*", mais de guerre "*de générosité*". Le plus important toutefois, et qui, de l'aveu même des animateurs du mouvement, résume au mieux leur projet, est dans la conclusion du père de l'anthropologie moderne : l'homme n'a pas toujours été un animal économique. L'*Homo oeconomicus* serait donc une invention moderne.

Une thèse également partagée par l'économiste et anthropologue d'origine hongroise Karl Polanyi (1886-1964), autre figure de référence du mouvement. Contrairement à ce que pense la majorité des historiens, souligne-t-il, "*le marché est une institution récente*". Dans la plupart des sociétés, l'économique est "*encastré*" dans le social, empêchant toute autonomisation de l'*Homo oeconomicus*. Il reste ainsi sous contrôle.

Aujourd'hui, à raison de deux volumineux numéros par an, *La Revue du Mauss* aura donné la parole à plusieurs centaines d'auteurs, édité une cinquantaine d'ouvrages et revisité quelques grands thèmes : l'école, la démocratie, le *care*, le sacrifice ou le marxisme. En prenant pour cible l'impérialisme du modèle économique dans tous les champs de la pensée, elle aura annoncé le raz-de-marée de la mondialisation. Le seul tort du Mauss n'aura-t-il pas été finalement d'avoir eu raison trop tôt ?

La Revue du Mauss. Directeur : Alain Caillé. Semestriel. 24 euros.